

JOSÉ CARDOSO PIRES était à Paris

José Cardoso Pires est l'un des meilleurs écrivains portugais de la génération (celle des quarante ans). Directeur littéraire, il a traduit, préfacé ou fait connaître au Portugal Ionesco, Beckett, Malakovski, Adamov, Faulkner. Aussi Vittorini et Vailland. Il a lui-même écrit pour le théâtre, et sa pièce, *la Relève des héros*, montée avec l'aide de la fondation Gulbenkian, a tenu 20 semaines. Un record pour le théâtre, au Portugal ; mais la pièce a dû quitter l'affiche. D'autres œuvres, paraît-il, attendaient leur tour pour être jouées.

Son premier roman, *l'Hôte de Job*, traduit en français par Jacques Fressard chez Gallimard, en est au Portugal à sa 4^e édition. Il a obtenu là-bas le prix Camilo Castelo Branco, le prix le plus coté, décerné par la Société des Ecrivains. La presse nous a appris que cette Société a été dissoute par le gouvernement il y a quatre ans.

« Il est difficile, nous a dit José Cardoso Pires, de rendre compte de la vie et de la société portugaises, où les choses les plus dramatiques et les choses les plus banalement quotidiennes se côtoient naturellement ». Son livre, terrible, nous conte la pauvre aventure de deux journaliers qui quittent leur village pour trouver du travail. Contrairement aux héros des « romans picaresques », ils reviendront à leur point de départ non pas enrichis de leur expérience, mais apauvris et mutilés. Anibal a perdu ses illusions — l'espoir d'une pension de « père de militaire » —, Joao une jambe pour s'être aventuré sur un champ de tir : les nouvelles armes qu'expérimentent les Américains sont efficaces.

« Anibal, dit José Pires, est l'incarnation d'une « philosophie portugaise » bien connue des hispanisants. Mélange de fatalisme, de goût de l'irréalité, du fantasque, refuge dans la nostalgie du rêve. Et rêveur impénitent, il continue à échafauder des projets mirifiques, désenchantés aussi, pour vendre des livres qu'il ne possède pas. Illettré, il imagine qu'il a lu. Mon roman est une fable, non pas brechtienne (Cardoso Pires, qui a beaucoup lu Brecht, n'est pas convaincu par les théories de Brecht sur la littérature), mais cependant didactique. L'organisation conven-



tionnelle et concertée de la fable m'a permis de cerner mes personnages, de les montrer plus clairement ».

Anibal, qui a perdu son fils soldat, a gagné à la fin de son périple un autre fils, Joao l'infirme. Avec lui le rêve recommence, l'illusion des privilèges qu'il n'a jamais eus, le détachement de la réalité. José Cardoso Pires, qui a traduit les dialogues des *Iles Enchantées*, le film que Carlos Vilardebo a tourné au Portugal, sait que par le rêve on peut parfois mieux atteindre et faire comprendre la réalité.